HÉRACLITE

Héraclite, fils de Blyson, ou selon une autre tradition d'Hérakion, originaire d'Éphèse [239]. Il avait quarante ans vers la soixante-neuvième olympiade [240]. C'était un homme aux sentiments élevés, plus que tout autre orgueilleux et méprisant, comme le montrent ces lignes écrites par lui : « La grande érudition [241] n'exerce pas l'esprit. Sans quoi elle en aurait donné à Hésiode, à Pythagore, et encore à Xénophane et à Hécatée. » Selon lui en effet il n'y a qu'une façon d'être sage, c'est de bien connaître la raison, qui est l'essence des choses. Il répétait volontiers qu'on devait bannir des concours Homère et Archiloque, et qu'ils méritaient le fouet. Il disait encore : « Il faut éteindre une injure bien plutôt qu'un incendie », et « le peuple doit défendre ses lois comme il défend ses murs ». Il critiqua âprement les Éphésiens d'avoir exilé son ami Hermodore en disant : « Il est juste que meurent tous les Éphésiens d'âge mûr, et que les enfants soient exilés, puisqu'ils ont exilé le plus utile d'entre eux, Hermodore, en disant : « Qu'il n'y ait personne qui soit meilleur que nous; s'il y en a un qu'il aille vivre avec d'autres gens. » Comme on lui demandait d'établir pour eux des lois, il les méprisa, parce que, selon lui, la ville avait depuis longtemps de trop mauvaises mœurs politiques [242]. S'étant retiré près du temple d'Artémis, il jouait aux osselets avec des enfants. Les Éphésiens, en cercle autour de lui, le regardaient faire curieusement : « Qu'avez-vous à vous étonner,

vauriens, leur demanda-t-il, cela ne vaut-il pas mieux que d'administrer la république avec vous? » Finalement, il devint si misanthrope, qu'il se retira à l'écart et s'en alla vivre d'herbes et de plantes sur les montagnes. Toutefois, ce régime l'ayant rendu hydropique, il redescendit à la ville pour consulter les médecins, auxquels il demanda sous forme d'énigme, s'ils pourraient changer un temps pluvieux en sécheresse. Comme ils ne comprenaient pas, il alla s'enfermer dans une étable, et espéra se guérir et dessécher cette eau à la chaleur de la bouse dont il se couvrit. Mais, n'arrivant à rien même par ce moyen, il finit par en mourir à l'âge de soixante ans. Et j'ai fait sur lui l'épigramme suivante :

Souvent j'admirai Héraclite, et comment la vie
Fut pour lui pénible, et comment enfin il mourut,
Car une pénible maladie arrosa d'eau son corps,
Éteignit la lumière de ses yeux et y conduisit l'ombre.

Hermippe nous dit qu'il demanda aux médecins si l'on pouvait chasser cette eau en pressant ses intestins; sur leur avis négatif, il alla s'exposer en plein soleil, et ordonna aux enfants de le couvrir de bouse. Épuisé par ce remède, il mourut le lendemain et fut enterré sur la place publique. Néanthe de Cyzique, de son côté, déclare qu'il ne put se défaire de cette bouse qui le couvrait, qu'il resta assis sur place, et que, comme cette transformation ne permettait pas de le reconnaître, il fut mangé par les chiens.

Il fut dès sa jeunesse un objet d'étonnement. Étant jeune, il disait ne rien savoir, mais quand il fut un homme, il déclarait tout savoir. Il ne fut le disciple de personne, il fit ses recherches et apprit tout par lui-même. Sotion rapporte toutefois une tradition selon laquelle il aurait été disciple de Xénophane, et ajoute qu'Ariston *(sur Héraclite)* dit qu'il guérit de son hydropisie et mourut d'une autre maladie. Hippobotos dit la même chose. Le livre qu'on attribue à Héraclite parle de la nature d'un bout à l'autre, mais se divise en trois parties, sur le tout, sur la politique, sur la théologie. Il le déposa en offrande sur l'autel d'Artémis, après l'avoir écrit en termes obscurs [243] à dessein, dit-on, afin que seuls des gens capables pussent le lire, et qu'il ne devînt pas méprisable pour avoir été vulgarisé.

Timon décrit Héraclite ainsi :

L'un d'eux, le criard et le méprisant Héraclite
Qui parle par énigmes s'élança.

Théophraste rapporte qu'il a écrit beaucoup de phrases incomplètes ou contradictoires, parce qu'il était tourmenté par sa bile [244]. Antisthène donne de sa noblesse d'âme une preuve dans ses *Successions* : c'est qu'il céda le pouvoir à son frère [245]. Son livre eut une telle réputation qu'il lui créa des disciples : ceux que l'on a appelés les Héraclitiens.

Voici en gros ses théories [246] : C'est le feu [247] qui a tout créé et c'est en lui que tout se résout. Tout est soumis au destin. C'est le mouvement qui crée toute l'harmonie du monde. Tout est plein d'esprits et de démons. Il a parlé de tout ce que contient le monde, et dit que le soleil a exactement la grandeur qu'on lui voit [248]. Il dit encore : « Quelque effort qu'on fasse, on n'atteindra pas les limites de l'âme. » La croyance est pour lui une maladie sacrée, et la vue un mensonge. Quelquefois, dans son livre, il s'exprime d'une façon si claire et si lumineuse, que même l'esprit le moins délié peut le comprendre et peut saisir le trajet de sa pensée. Sa concision et sa richesse de pensée sont inimitables.

Voici maintenant comment ses théories sont exposées dans chaque partie de son livre. Le feu est un élément et tout se fait par des transformations du feu, soit qu'il se raréfie, soit qu'il devienne plus dense. Toutefois, il n'explique rien très clairement : ainsi dit-il que tout se fait par l'opposition des contraires, et que tout coule comme un fleuve. L'univers, selon lui, est limité, et il n'y a qu'un monde, qui a été créé par le feu, et qui retournera au feu après certaines périodes, éternellement. C'est le destin qui le veut ainsi.

Entre contraires, il y a une lutte qui aboutit à la créa-

tion, c'est ce qu'on appelle la guerre et la querelle; l'autre, qui aboutit à l'embrasement, s'appelle la concorde et la paix. Le mouvement vers le haut et vers le bas crée le monde de la façon suivante : le feu en se condensant devient liquide, l'eau en se condensant se change en terre, et voilà pour le mouvement vers le bas. En sens inverse, d'autre part, la terre fond et se change en eau, et d'elle se forme tout le reste, car il rapporte presque tout à l'évaporation de la mer. Voilà donc comment se fait le mouvement vers le haut. Il y a donc des évaporations venant de la terre et de la mer, dont les unes sont claires et pures, et les autres obscures. Le feu tire sa substance des premières, et l'eau des secondes. Quant à l'air, il n'explique pas sa nature. Il dit toutefois qu'il y a des alvéoles dans la voûte concave tournée vers nous. Dans ces alvéoles viennent se rassembler les émanations claires, qui forment ainsi des lumières qui sont les étoiles. La lumière du feu est la plus brillante et la plus chaude. En effet les autres astres sont plus loin de la terre, ce qui rend leur éclat moins vif et moins chaud ; la lune enfin est trop proche de la terre pour se trouver dans un lieu pur. Le soleil, au contraire, est dans un lieu brillant et pur, et il est à une distance à notre mesure. C'est pourquoi il est plus chaud et a plus d'éclat. Il y a des éclipses de soleil et de lune quand les alvéoles sont tournés vers le haut. Les phases de la lune chaque mois ont lieu par suite d'un léger et continu mouvement de son alvéole sur lui-même. Le jour, la nuit, les mois, les saisons, les années, les pluies, les vents, etc., viennent des différentes sortes d'évaporations. En effet, une évaporation brillante qui s'allume dans le cercle du soleil donne le jour, l'évaporation contraire donne la nuit. La chaleur née de la lumière donne l'été, et l'humidité née des ténèbres et accumulée donne l'hiver. Héraclite explique tous les autres phénomènes par des raisons analogues. Il n'explique pas quelle est la nature de la terre, et n'explique pas non plus les alvéoles. Voilà donc quelles étaient ses théories.

En ce qui concerne Socrate et ce qu'il a dit après

avoir lu son livre, qu'Euripide lui procura, comme le dit Ariston, j'en ai parlé dans la vie de Socrate. Toutefois Séleucos dit qu'un grammairien de Crotone affirmait, dans son livre intitulé *le Plongeur*, que c'était un nommé Cratès qui avait pour la première fois introduit son livre en Grèce, en ajoutant qu'il fallait être un plongeur pour n'être pas submergé par ce livre. Ce livre est intitulé tantôt *les Muses*, tantôt *de la Nature* et Diodote l'appelle *un bon Gouvernail pour le voyage de la vie*. D'autres disent : *Science des mœurs*, ou encore *Explication de l'ordre des choses*.

A des gens qui lui demandaient pourquoi il ne parlait guère, on raconte qu'il répondit : « Pour vous laisser bavarder. » Darius souhaita le fréquenter et lui écrivit la lettre suivante :

Le roi Darius, fils d'Hystaspis, salue Héraclite d'Ephèse le sage.

« Vous avez écrit un livre de la nature difficile à comprendre et à expliquer. Si on l'explique mot à mot, il semble contenir une étude du monde, de l'univers et des phénomènes qui se produisent en lui, phénomènes qui s'expliquent par un mouvement divin. Mais la plupart des passages sont interrompus, si bien que ceux-là mêmes qui ont une parfaite connaissance du grec, sont dans le doute sur la véritable et juste interprétation de ce que vous avez écrit. C'est pourquoi le roi Darius, fils d'Hystaspis, désire vous entendre et avoir sa part de l'éducation grecque. Venez donc au plus tôt me voir en mon palais. Car les Grecs, avec leur habitude de ne pas respecter suffisamment les philosophes, méprisent les belles doctrines qu'ils leur enseignent, et qu'ils proposent à leur attention et à leur étude zélée. Mais chez moi, vous aurez le premier rang, et chaque jour, vous trouverez une attention zélée, une conversation attentive, et une vie digne de vos maximes. »

Voici la lettre qu'Héraclite lui envoya en réponse :

Héraclite d'Ephèse salue le roi Darius, fils d'Hystaspis.

« Tous les gens qui vivent sur la terre s'écartent,

autant qu'ils sont, de la vérité et de la justice : ils ne sont attentifs qu'à la cupidité et à la vanité, tant leur âme est sotte et méchante. Mais moi qui ignore ce que peut être la méchanceté, et qui évite le faste toujours suivi de l'envie, et qui veux éviter aussi l'orgueil, je ne saurais aller en Perse, et je me contente du peu qui satisfait mes goûts. »

Voilà comment cet homme se conduisait même à l'égard d'un roi. Démétrios, d'autre part, dit dans ses *Homonymes* qu'il opposa le même refus méprisant aux Athéniens, qui pourtant l'estimaient beaucoup, et bien qu'il fût très méprisé des gens d'Ephèse, il préféra pourtant rester dans son pays. Démétrios de Phalère fait aussi mention de lui dans son *Apologie de Socrate*. Il y a eu des quantités de gens pour expliquer son livre : Antisthène, Héraclide du Pont, Cléanthe, Sphaeros le stoïcien, Pausanias surnommé l'Héraclitiste, Nicomède, et Dionysios. Parmi les grammairiens, il y eut Diodote, qui intitule son livre non pas *de la Nature*, mais *du Gouvernement*, parce qu'à son avis ce qu'Héraclite dit de la nature, n'est mis qu'à titre d'exemple. Hiéronyme rapporte une satire de Scythinos, poète iambique, sur son livre. La tradition conserve de nombreuses épigrammes faites à son sujet. En voici une :

Je suis Héraclite. Pourquoi me torturez-vous, sots?
Ce n'est point pour vous que j'ai pris peine, mais pour des gens
[capables de me comprendre.
Un seul homme me plaît mieux que mille, les innombrables
Sont zéro. Voilà ce que je dis, même chez Perséphone.

En voici une autre :

Ne prends pas trop vite par son bouton [249] *le livre*
D'Héraclite d'Éphèse, car c'est un sentier bien rude à parcourir,
Ce ne sont que ténèbres et noire obscurité. Mais si tu as pour guide
Un initié, tout te sera plus clair que le soleil brillant.

Il y eut cinq Héraclite. Celui-ci d'abord, un second, poète lyrique, qui a écrit un éloge des douze dieux, un troisième, poète d'Halicarnasse [250], sur lequel Callimaque a composé ce poème :

On m'a dit, Héraclite, ta mort, et une larme
M'est venue, et je me suis rappelé combien de fois, tous deux,
Nous avions passé des jours entiers en entretiens. Et toi maintenant,
Mon hôte d'Halicarnasse, tu n'es plus depuis longtemps que cendre.
Mais tes chants d'oiseau vivent toujours, sur lesquels
L'Hadès, ravisseur de toute chose, ne pourra jeter la main.

Le quatrième était de Lesbos, il écrivit une histoire de la Macédoine. Le cinquième était un bouffon qui abandonna la cithare pour ce genre d'écrits plaisants.

ÉPICURE

Épicure, fils de Néoclès et de Chérestrate, Athénien du dème de Gargettios, de la race des Philaïdes (cf. Métrodore : *de la Noblesse*). D'autres auteurs (cf. Héraclide, *abrégé de Sotion*) disent qu'il fut élevé à Samos, ville dont les Athéniens avaient fait une clérouquie [314], et qu'il vint à Athènes à dix-huit ans au temps [315] où Xénocrate dirigeait l'Académie, et où Aristote séjournait à Chalcis. Après la mort d'Alexandre de Macédoine, les Athéniens tombèrent au pouvoir de Perdicas [316] et Épicure s'en alla à Colophon rejoindre son père. Il y vécut un certain temps, y créa une école, et revint à Athènes sous l'archontat d'Anaxicrate. Il philosopha d'abord en commun avec les autres philosophes, puis il créa une secte particulière qui prit son nom [317]. Il dit lui-même qu'il commença à étudier la philosophie à quatorze ans. L'Épicurien Apollodore (*Vie d'Epicure*, I) prétend qu'il vint à la philosophie par dégoût de la grammaire et parce que les grammairiens étaient incapables de lui expliquer le chaos d'Hésiode.

Hermippe déclare qu'il fut d'abord maître de grammaire, et qu'il s'adonna à la philosophie pour avoir lu les livres de Démocrite. Timon l'a raillé en ces termes :

Le dernier physicien et le plus terrible, venu de Samos,
Maître de grammaire, le plus grossier des êtres vivants.

Sur ses conseils, les trois frères d'Épicure : Néoclès, Chérédème et Aristobule, s'adonnèrent aussi à la

philosophie (cf. Philodème l'Épicurien, *des Philosophes*, livre X). On ajoute à ses disciples son esclave nommé Mus (cf. Myronianos, *Histoires semblables*). Le Stoïcien Diotime, qui le haïssait, l'a très vilainement calomnié en produisant comme d'Épicure cinquante lettres scandaleuses. Un autre auteur a fait comme lui, et donné à Épicure des lettres ordinairement attribuées à Chrysippe. Le Stoïcien Posidonius, Nicolaos, Sotion *(Vingt-quatre preuves à Dioclès en douze livres)* et Denys d'Halicarnasse ont fait de même. Ils ajoutent les détails suivants : Épicure allait avec sa mère dans les maisons lire des purifications, et comme son père, il enseignait l'alphabet à prix d'argent. Un de ses frères était débauché, lui-même vivait avec une catin nommée Léontia. Il s'attribua l'ouvrage de Démocrite sur les atomes et celui d'Aristippe sur le plaisir. Il n'était pas né citoyen grec (cf. Timocrate et Hérodote : *de la Jeunesse d'Epicure*). Il flatta laidement Mithra, agent de Lysimaque, et l'appela dans ses lettres Péan et Roi. Il loua et flatta encore Idoménée, Hérodote et Timocrate, qui avaient fait connaître ses livres. Dans une lettre à Léontia, il écrit : « Par Apollon, ma chère petite Léontia, j'ai été bien agréablement ému en lisant ta lettre. » A Thémista, femme de Léonteus, il écrit : « Je serai bien malheureux si vous ne venez me voir et j'irai, croyez-le, rapide comme le vent, là où Thémista me dira d'aller. » Il écrivit encore au jeune Pythoclès : « Je resterai assis à attendre ton retour charmant et divin. » Une autre fois, il écrivit à Thémista sa décision de la conseiller (cf. Théodore, *Histoire d'Épicure*, livre IV, [318]). Il a encore écrit à d'autres prostituées, mais surtout à Léontia, que Métrodore aima comme lui. Dans son livre *du Souverain bien*, il écrit ceci : « Pour moi, je ne sais pas ce que je pourrai appeler bien, si j'ôte les plaisirs de la table, de l'amour, de la conversation, et des belles choses. » Et dans sa lettre à Pythoclès, « Fuis toute discipline, bienheureux, à voiles déployées », écrit-il.

Épictète l'appelle immoral, et le poursuit de ses injures. Et Timocrate *(des Joies)*, le frère de Métrodore, qui quitta son école après avoir été un moment

son disciple, dit qu'Epicure vomissait deux fois par jour tant il mangeait. Il raconte encore qu'il eut de la peine à trouver la force de fuir ses philosophies nocturnes, et son genre de vie mystique. Il dit encore qu'Épicure, qui raisonnait mal, faisait encore bien plus de fautes dans sa vie, qu'il était très faible de corps, au point que, pendant de nombreuses années, il ne pouvait se lever seul de son siège, et que, cependant, il dépensait chaque jour une mine [319] pour la table (cf. la lettre qu'il a écrite à Léontia et celle aux philosophes de Mytilène). Il dit encore que Métrodore et lui fréquentaient bien d'autres prostituées, comme Marmarios, Hédéia, Érotios et Nicidios. Dans les trente-sept livres qu'il a écrits, sur la nature, Timocrate révèle encore bien des faits analogues, en contredisant Nausiphane et d'autres philosophes, et il dit en un passage exactement ceci : « Plus que d'autres Épicure accouche par la bouche de la jactance sophistique, comme font beaucoup d'affranchis. » Épicure d'ailleurs a écrit dans ses lettres à Nausiphane : « Timocrate est tombé dans une telle insolence qu'il m'a injurié et qu'il s'est appelé mon maître. » Timocrate l'a en effet traité de tous les noms : « entrailles, ignare, menteur, débauché ».

N'appelle-t-il pas encore les disciples de Platon flatteurs de Denys, et Platon lui-même un homme cousu d'or, et Aristote un prodigue, qui après avoir mangé tout son patrimoine, a fait le métier de soldat, et vendu des remèdes. Il appelle Protagoras portefaix, scribe de Démocrite, et maître d'école de village. Il appelle Héraclite trublion, et Démocrite Léroclite [320]. Il nomme Antidore Sainidore [321]. Il appelle les Cyniques les ennemis de la Grèce, les dialecticiens des grands envieux, et Pyrrhon un ignorant et un sot. Voilà tout ce que des écrivains ont osé dire d'Épicure, mais tous ces gens-là sont des fous.

Car on a des témoignages suffisants de son incroyable justice envers tous : sa patrie qui l'a honoré de vingt statues de bronze, tous ses amis, si nombreux que des villes entières ne suffiraient pas à les contenir, et ses disciples, qui sont restés fidèles à sa doctrine

(excepté Métrodore de Stratonice, qui alla trouver Carnéade, parce que, sans doute, il ne pouvait supporter l'extrême bonté d'Épicure) et la succession continuelle de cette école, qui a seule subsisté, quand toutes les autres se détruisaient, parce qu'il y eut toujours d'innombrables disciples pour succéder à des disciples. Que l'on songe encore à son amour filial, à sa bienfaisance à l'égard de ses frères, à sa douceur pour ses domestiques, mise en évidence par son testament, et ce fait qu'il les admettait à son enseignement philosophique, puisque le plus célèbre de ses disciples fut ce Mus que j'ai cité plus haut. En un mot, il était un ami de tous les hommes. Que dire de sa piété à l'égard des dieux? de son amour pour sa patrie? C'est par excès de modestie qu'il ne prit pas part au gouvernement. Quand la situation était difficile, il continua de rester en Grèce, et n'alla que deux ou trois fois en Ionie, pour voir des amis qui lui arrivaient de tous côtés, et venaient vivre avec lui dans son jardin [322] qu'il avait acheté quatre-vingts mines [323] (cf. Apollodore).

Dioclès (*Examen des philosophes*, livre III) dit qu'il vivait de la façon la plus sobre et la plus simple : « Un verre de vin lui suffisait, et il buvait de préférence de l'eau. »

Épicure n'admettait pas que ses disciples et lui fissent bourse commune, comme faisait Pythagore, qui déclarait que tout est commun entre amis. Il voyait là une attitude de gens défiants et peu sûrs et non d'amis. Il nous dit lui-même dans ses lettres qu'il se contentait de pain rude et d'eau, et encore : « Va me chercher un fromage de Cythnos [324], afin que je puisse faire un meilleur repas, quand il m'en prendra fantaisie. »

Tel était cet homme, qui a déclaré que le bonheur était le souverain bien, comme le dit Athénaios dans ses *Epigrammes* :

Hommes, vous faites le mal, et pour un gain vil,
Vous vous lancez dans les querelles et dans les guerres,
Mais le vrai sage se tient dans une sage limite ;
Les vaines querelles mènent à des impasses.
Voilà ce que le sage fils de Néoclès a appris
Des Muses ou du Trépied sacré de la Pythie.

Nous le saurons mieux d'ailleurs en étudiant ses théories et ses paroles. Il aimait surtout parmi les anciens Anaxagore (cf. Dioclès), qu'il a pourtant parfois contredit, et Archélaos, le maître de Socrate. Il exerçait ses élèves, nous dit le même auteur, à bien tenir en leur mémoire ses propres écrits. Apollodore *(Chroniques)* dit qu'il fut disciple de Nausiphane et de Praxiphane. Mais Épicure le nie dans une lettre à Euryloque où il déclare s'être formé lui-même. Tout comme Hermaque, Épicure nie qu'il y ait eu un philosophe nommé Leucippe, dont quelques-uns, entre autres l'Épicurien Apollodore, prétendent qu'il fut le maître de Démocrite. Démétrios de Magnésie dit qu'Épicure fut élève de Xénocrate.

Il nommait les choses avec la plus scrupuleuse précision, mais le grammairien Aristophane le critique, parce qu'il trouve son style trop personnel. Il était cependant très clair, et dans son traité de rhétorique, il déclare ne chercher qu'une qualité : la clarté. Dans ses lettres, au lieu d'écrire à la fin : « Salut », il écrivait, « Soyez heureux » ou « Vivez honnêtement ». Ariston *(Vie d'Epicure)* dit qu'il a tiré son ouvrage du *Canon* du *Trépied* de Nausiphane, dont il fut l'élève, comme il fut à Samos celui du Platonicien Pamphile. Il ajoute qu'il commença à étudier la philosophie à l'âge de douze ans, et qu'il créa son école à l'âge de trente-deux ans. Il naquit, selon Apollodore *(Chroniques)*, la troisième année de la cent neuvième olympiade [325], sous l'archontat de Sosigène, le sept du mois de Gamélion [326], sept ans après la mort de Platon. Agé de trente-deux ans, il fonda d'abord sa secte à Mytilène et à Lampsaque pendant cinq ans, puis il la transféra à Athènes et il mourut vers la deuxième année de la cent vingt-septième olympiade [327] sous l'archontat de Pytharate, à l'âge de soixante-douze ans. Il eut pour successeur à la tête de son école Hermarque de Mytilène, fils d'Agémarque. Il mourut (cf. Hermarque, *Lettres*) de la pierre qui retenait ses urines, après une maladie de quatorze jours. A ce moment, Hermippe dit qu'il se mit dans une baignoire de bronze remplie d'eau chaude et demanda qu'on lui donnât du vin pur.

Il exhorta ses amis présents à ne jamais oublier ses préceptes, et mourut, et j'ai écrit sur lui cette épigramme :

Adieu, n'oubliez pas mes préceptes, ce furent d'Épicure
Les derniers mots à ses amis quand il mourut,
Car il était entré dans une baignoire chaude, et
But du vin pur, et s'en alla dans le froid Hadès.

Telle fut la vie de ce philosophe, et telle sa mort.

Voici quel fut son testament :

« Par ce testament, je donne tous mes biens à Amy-
« nomaque de Batté [328], fils de Philocrate, et à Timo-
« crate de Potamos, fils de Démétrios, selon la dona-
« tion faite à chacun et inscrite dans le Métroon, aux
« conditions suivantes : ils donneront le jardin et les
« biens y attenant à Hermarque de Mytilène, fils
« d'Agémarque, à ceux qui philosophent avec lui, et
« à ceux qu'Hermarque pourra choisir comme ses
« successeurs dans la direction de l'école, pour y vivre
« en philosophant. De même, à tous ceux qui philoso-
« pheront sous mon nom, afin qu'ils conservent avec
« Amynomaque et Timocrate, dans la mesure du
« possible, l'école qui est dans mon jardin, je le leur
« donne comme un dépôt, à eux, et à leurs successeurs,
« de la façon qui sera la plus sûre, afin que ceux-là
« aussi à leur tour conservent le jardin exactement
« comme eux. Mes disciples le leur transmettront.
« Ma maison qui est à Mélite [329], Amynomaque et Timo-
« crate la donneront à habiter à Hermarque et à ceux
« qui philosopheront avec lui tant qu'Hermarque
« vivra. Le revenu des biens laissés par moi à Amyno-
« maque et Timocrate, ils l'utiliseront dans la mesure
« du possible, en recherchant avec Hermarque ce qu'il
« convient de faire pour célébrer des sacrifices anni-
« versaires de la mort de mon père, de ma mère et de
« mes frères, et l'anniversaire de ma naissance, selon
« la coutume dans la première dizaine de Gamélion,
« chaque année, et aussi pour que l'assemblée des
« philosophes de ma secte, qui a lieu le vingt de chaque
« mois, soit consacrée à mon souvenir et à celui de
« Métrodore. On célébrera aussi, comme je l'ai tou-

« jours fait, l'anniversaire de mes frères dans le mois
« de Poséidon [330] et celui de Polyène dans le mois de
« Métagéitnion [331].

« Amynomaque et Timocrate prendront soin encore
« d'Épicure, fils de Métrodore, et du fils de Polyène,
« tant qu'ils philosopheront et vivront avec Hermar-
« que, et de même de la fille de Métrodore ils pren-
« dront soin, et quand le moment sera venu, ils la
« marieront à un homme qu'Hermarque choisira
« parmi ses disciples, à condition qu'elle soit honnête,
« et obéissante envers Hermarque.

« Amynomaque et Timocrate leur donneront sur
« mes revenus ce qu'ils croient leur être nécessaire
« chaque année, en accord avec Hermarque. Ils
« institueront Hermarque codirecteur avec eux de mes
« revenus, afin que tout soit fait sur les conseils de cet
« homme, qui a vieilli avec moi dans l'étude de la
« philosophie, et qui est resté après moi comme chef
« de notre secte.

« Pour ma fille, quand elle sera en âge d'être mariée,
« Amynomaque et Timocrate lui compteront une dot
« en prenant sur mon bien ce qui leur paraîtra suffi-
« sant, avec l'avis d'Hermarque.

« Ils prendront soin aussi de Nicanor comme j'ai fait
« moi-même, afin que tous ceux qui ont philosophé
« avec moi, mis leurs biens en commun [332], participé à
« notre vie familière, et choisi de vieillir avec moi dans
« l'étude de la philosophie, ne manquent jamais du
« nécessaire, autant que je le pourrai faire.

« On donnera tous mes livres à Hermarque. S'il
« arrive quelque chose à Hermarque, avant que les
« élèves de Métrodore ne soient élevés, Amynomaque
« et Métrodore en prendront soin, afin que s'ils sont
« honnêtes, ils aient le nécessaire pour vivre, autant
« qu'il se pourra faire d'après mes revenus. Et pour
« tout le reste, qu'ils appliquent toutes mes dispositions
« dans la mesure où chacune peut être appliquée.
« J'affranchis enfin, parmi mes esclaves, Mus, Nicias,
« Lycon et Phèdre. »

Au moment même de sa mort, il écrivit à Idoménée la lettre suivante :

« C'est à l'heureux et dernier jour de ma vie que je t'écris cette lettre. Mes intestins et ma vessie me causent une souffrance inexprimable. Mais pour compenser toutes ces douleurs, je puise une grande joie dans le souvenir qui restera de mes ouvrages et de mes discours. Je vous demande, au nom de votre sympathie pour moi et pour ma philosophie, sympathie que vous m'avez témoignée dès votre jeunesse, de prendre soin des enfants de Métrodore. »

Voilà donc quel fut son testament.

Il eut de nombreux disciples, dont les plus célèbres furent X...[333], Athénien, Timocrate et Métrodore de Lampsaque, qui ne le quitta jamais depuis le jour où il s'attacha à lui, sauf toutefois pendant six mois, pendant lesquels il alla chez lui. Ce voyage achevé, il resta auprès d'Épicure.

Ce Métrodore était un homme en tout point excellent, au témoignage d'Épicure lui-même... [334]. Timocrate aussi en témoigne (livre III). Tel, il donna sa sœur Batis en mariage à Idoménée, et ayant fait venir chez lui la courtisane Léontia d'Athènes, il en fit sa concubine. Il ne se laissait troubler ni par les malheurs, ni par la mort (cf. Épicure, *Métrodore*, livre I). On dit encore qu'il mourut sept ans avant Épicure, à l'âge de cinquante-trois ans. Épicure lui-même, dans le testament cité plus haut, preuve qu'il est bien mort avant lui, prescrit que l'on ait soin de ses enfants. Le frère de Métrodore, Timocrate déjà nommé, fut aussi un des familiers d'Épicure. Voici quels sont les livres de Métrodore : *Contre les médecins* (trois livres), *des Sensations*, à Timocrate, *de la Grandeur d'âme*, *de la Maladie d'Epicure*, *Contre les dialecticiens*, *Contre les sophistes* (neuf livres), *du Moyen de parvenir à la sagesse*, *du Changement*, *de la Tristesse*, *Contre Démocrite*, *de la Noblesse*.

Parmi les disciples, il y eut encore Polyène de Lampsaque, fils d'Athénodore, homme modeste et auditeur zélé selon Philodème. Son successeur fut Hermarque de Mytilène, fils d'Agémarque. Son père était pauvre et lui s'adonna d'abord à l'art oratoire. Voici les plus beaux livres qu'on lui attribue : vingt-deux *Lettres sur*

Empédocle, *des Sciences*, *Contre Platon*, *Contre Aristote*. Il mourut paralysé, alors qu'il était déjà célèbre.

Furent encore disciples d'Épicure Léontyas de Lampsaque et sa femme Thémista, à qui Épicure écrivit une lettre, puis Colotès et Idoménée, originaires de Lampsaque. Ce furent là les plus célèbres avec Polystrate, le successeur d'Hermarque. Après celui-ci, les chefs de l'école furent successivement Denys et Basilide. Apollodore, surnommé le tyran du jardin, fut aussi célèbre et écrivit plus de quarante ouvrages. Puis vinrent les deux Ptolémée d'Alexandrie, le noir et le blanc, Zénon de Sidon, qui fut auditeur d'Apollodore et écrivain très fécond, Démétrios, surnommé Lacon, Diogène de Tarse, qui fit un ouvrage sur un certain nombre de sectes, Orion et bien d'autres que les Épicuriens appellent dédaigneusement sophistes.

Il y eut trois autres Épicure : l'un fils de Léonteus et de Thémista, l'autre originaire de Magnésie et un troisième qui était gladiateur.

Épicure a beaucoup écrit et dépassé tous les autres philosophes par le nombre de ses ouvrages. Ses volumes atteignent le nombre de trois cents environ. Il n'y a dans le texte aucune citation d'autres auteurs, tout est l'expression de la pensée d'Épicure. Cette fécondité fut enviée de Chrysippe, s'il faut en croire Carnéade, qui l'appela écrivain parasite. Épicure écrivait-il quelque chose, Chrysippe aussitôt s'efforçait d'en écrire autant; aussi a-t-il souvent écrit la même chose, et tout ce qui lui venait à l'esprit sans aucun ordre, tant il se hâtait. Il farcissait, en outre, ses écrits de tant de citations qu'il semble n'y avoir en eux rien autre chose (cf. Zénon et Aristote). Épicure, je le répète, a donc beaucoup écrit. Voici la liste de ses meilleurs ouvrages :

De la Nature (trente-sept livres), *des Atomes et du Vide*, *de l'Amour*, *Abrégé d'un traité contre les physiciens*, *Contre les Mégariques*, *Doutes*, *Opinions maîtresses*, *de ce qu'il faut chercher et de ce qu'il faut fuir*, *des Fins*, *du Canon et du Critère*, *Chérédème*, *des Dieux*, *de la Sainteté*, *Hégésianax*, *des Vies* (quatre livres), *de la Justice*, *Néoclès*, *à Thémista*, *Banquet*,

Euryloque à Métrodore, de la Vue, de l'Angle dans l'atome, du Toucher, du Destin, à Timocrate : *sur les Passions, Prognostique, Protreptique, des Images, de l'Idée, Aristobule, de la Musique, de la Justice et des autres vertus, des Offrandes et de la Grâce, Polymède, Timocrate* (trois livres), *Métrodore* (cinq), *Antidore* (deux), à Mithra *sur les maladies, Callistolas, de la Royauté, à Anaximène, Lettres.*

L'abrégé de ses théories, s'il te paraît bon, je m'efforcerai de te le présenter en citant trois lettres de lui où il a résumé toute sa philosophie. Je te montrerai ses idées maîtresses, et tout ce qu'il a pu écrire de mémorable, afin que par tous ces moyens tu puisses apprendre quel fut cet homme et me juger [335].

La première lettre est adressée à Hérodote, et parle des choses de la terre; la seconde, à Pythoclès, traite des corps célestes, et la troisième, à Ménécée, traite de la conduite de la vie. Il faut donc commencer par la première, après avoir dit toutefois en quelques mots comment Épicure divisait la philosophie.

Il la divise donc en trois parties, savoir : la canonique, la physique et l'éthique. La canonique contient l'introduction à tout l'ouvrage, elle est exposée dans le livre intitulé le *Canon*. La physique comprend l'étude des choses naturelles, elle est exposée dans les trente-sept livres sur la nature, et dans les lettres en résumé; enfin l'éthique concerne les choses que l'on doit rechercher et celles que l'on doit fuir, elle est contenue dans les livres sur les vies, dans les lettres et dans l'ouvrage sur les fins. On prit l'habitude, par la suite, de mettre ensemble la canonique et la physique sous le titre : *du Critère, des principes et des éléments*. La physique était appelée aussi *de la génération, de la mort et de la nature*. L'éthique avait pour titre : *des Choses à rechercher et à fuir, des vies et des fins*. Pour la dialectique, les Épicuriens la rejettent comme vaine, parce que les physiciens n'ont besoin pour raisonner que de connaître les mots qui désignent les choses [336].

Donc, dans le *Canon*, Épicure déclare qu'il y a trois critères de la vérité : les sensations, les anticipations ou concepts, et les affections. Les Épicuriens y ajoutent

les imaginations. Épicure en parle encore dans son *Abrégé à Hérodote* et dans son *Recueil d'idées maîtresses* : « La sensation est irrationnelle et étrangère à la mémoire, car, ni par elle-même ni par suite d'une impulsion étrangère, elle ne peut croître ni diminuer, et elle ne peut être réfutée par aucun critère. » Une sensation semblable en effet, ne peut servir à réfuter une autre sensation, parce qu'elles ont toutes deux la même force, et une autre sensation ne peut être réfutée par une autre dissemblable à elle, parce que leur objet est différent. L'une ne peut nier l'autre, car elles s'imposent toutes également. La raison d'autre part ne peut pas davantage réfuter la sensation, car tout raisonnement dépend de sensations. Ce qui fait croire à la vérité de la sensation, c'est la persistance du senti. Voir, entendre, sentir ce sont en effet des états qui persistent, qui ont une durée. Aussi doit-on, même pour les choses qui ne tombent pas sous le sens, se reporter par comparaison aux apparences. Toutes nos connaissances viennent en effet des sensations, soit par concomitance, soit par comparaison, soit par ressemblance, soit par synthèse. A elles se surajoute le raisonnement, qui les élabore. Les imaginations des fous, les songes, sont également vrais, puisqu'ils laissent sur nous une empreinte, et que seul le néant ne peut laisser d'empreinte [337]. »

Le concept est pour les Épicuriens quelque chose comme une vue d'ensemble, une opinion droite, une réflexion, une intellection immédiate, innée, comme l'image du sensible survivant dans la mémoire (exemple : Tel est l'homme [338]). En même temps qu'on prononce le mot : homme, ce concept suscite en nous l'image de sensations antérieurement perçues. Donc, ce qu'exprime un nom est une notion claire, car nous ne demanderions pas ce que nous demandons, si nous ne connaissions pas d'abord le sens du mot qui entre dans notre question, par exemple : « Ce qui est là-bas, est-ce un bœuf ou un cheval? » suppose qu'on connaît la forme du cheval et du bœuf, images qui forment les concepts. Nous ne nommerions rien si nous ne connaissions pas déjà par imagination la forme de ce que

nous nommons. Le concept est donc évident, et le jugement que nous portons dépend d'un premier jugement évident, auquel nous le rapportons. Ainsi quand nous disons : « D'où savons-nous que c'est un homme? »

Quant à l'opinion, ils l'appellent aussi une hypothèse. Ils disent qu'elle peut être vraie et fausse [339]. Elle est vraie si elle est confirmée par les faits, ou si rien ne la contredit, dans le cas contraire elle est fausse. C'est qu'elle porte sur l'avenir, et demande que l'on attende, tout comme il faut suspendre son jugement et attendre d'être près de la tour pour voir si de près elle est semblable à ce qu'elle paraissait être de loin. Les Épicuriens disent enfin qu'il y a deux affections, le plaisir et la douleur, qui sont un don commun à tout être vivant. L'un est conforme à sa nature, l'autre lui est étranger. C'est par là que l'on fait le départ entre ce qu'il faut choisir et ce qu'il faut fuir. Quant aux recherches, elles portent ou sur les choses ou simplement sur les mots.

Voilà donc un résumé de la division de cette philosophie et des critères. Il faut revenir maintenant à la lettre.

LETTRE A HÉRODOTE [340]

Pour ceux, ô Hérodote, qui ne peuvent avoir une connaissance parfaitement exacte de chacun de mes écrits sur la nature, ni étudier à fond les principaux livres, plus longs, que j'ai écrits, j'ai fait de toute mon œuvre un résumé [341] qui permet de retenir plus aisément les principales théories. Ils pourront ainsi, en chaque occasion, se tirer d'affaire eux-mêmes dans l'étude de mes idées maîtresses, dans la mesure où ils voudront s'intéresser à la nature.

D'un autre côté, ceux qui connaissent déjà à fond les ouvrages complets, ont besoin de tenir en mémoire présente les grandes lignes de ma doctrine, car nous avons plus souvent besoin d'un sommaire, que de la connaissance particulière des détails. Il faut avancer pas

à pas en retenant sans cesse l'ensemble de la doctrine, pour en bien saisir les détails. Ce double effet sera possible, si l'on comprend bien et retient bien sous leur forme vraie les idées essentielles, et si on les applique ensuite aux éléments, aux idées particulières, et aux mots. Celui-là connaît à fond la doctrine, qui peut rapidement tirer parti des idées générales. Car il est impossible de posséder en tout son déroulement la masse continue et totale de mon œuvre si l'on est incapable de résumer pour soi en peu de mots l'ensemble de ce qu'on veut approfondir partie par partie, détail par détail.

Puisque cette méthode est utile à tous ceux qui étudient sérieusement la physique, je conseille à tous les hommes décidés à se livrer assidûment à cette étude, et à chercher en elle un moyen d'obtenir la tranquillité de la vie, de faire un semblable abrégé et résumé de l'ensemble de mes théories [342].

Il faut commencer, Hérodote, par bien savoir ce qui est caché sous les mots essentiels, afin de pouvoir, en les rapportant aux choses elles-mêmes, porter des jugements sur nos opinions, nos idées et nos doutes. De la sorte, nous ne courrons pas le risque de discuter à l'infini sans résultat et de prononcer des mots vides. Il est en effet nécessaire d'étudier d'abord le sens de chaque mot, pour n'avoir pas besoin d'un surcroît de démonstration, quand nous discuterons de nos questions, de nos idées, de nos doutes. Ensuite, il faut observer toutes choses en les confrontant avec les sensations, et d'une manière générale, avec les intuitions de l'esprit ou quelque autre critère. De même pour nos affections présentes, afin de pouvoir juger d'après des signes les objets de notre attente, et les objets cachés.

Quand on a bien vu tout cela, on est prêt à étudier les choses invisibles, et l'on peut se dire, d'abord, que rien ne naît de rien, car si les choses n'avaient pas besoin de germe, tout pourrait naître de tout. D'autre part, si ce qui disparaît retournait au néant, toutes les choses périraient, puisqu'elles ne pourraient se résoudre que dans du néant. Il en résulte que l'univers a

qui s'en sert ne va pas jusqu'à l'étude détaillée et approfondie de tous les faits particuliers, de donner à cet homme une assurance incomparable par rapport aux autres hommes [384].

En effet, d'une part, il pourra par lui-même éclaircir beaucoup des explications détaillées données par moi dans mon ouvrage d'ensemble, et il trouvera dans cet Abrégé, s'il le retient dans sa mémoire, un guide constant. Car il est tel que ceux qui auront étudié le détail de ma théorie soit d'une façon déjà satisfaisante, soit à fond, pourront, en se référant à cet exposé sommaire, se représenter parfaitement l'ensemble des phénomènes de l'univers. Et tous ceux, d'autre part, qui ne sont pas avancés si loin que les premiers, pourront même en silence faire par la pensée le tour de mes théories essentielles et parvenir ainsi à la tranquillité d'esprit [385].

Voilà donc la lettre sur les phénomènes physiques. Voici maintenant celle qui concerne les météores :

LETTRE A PYTHOCLÈS [386]

Le beau Cléon m'a donné ta lettre où tu me montres ton amitié toujours fidèle, juste retour du grand intérêt que je te porte, où tu t'efforces non sans succès de te rappeler mes raisonnements permettant d'atteindre au bonheur et où tu me demandes de t'envoyer un exposé concis et clair de mes doctrines sur les météores, qui te permettra de les retenir plus aisément. Tu trouves en effet que l'exposé que j'en ai donné dans mes autres ouvrages est difficile à retenir, bien que tu les lises constamment. J'ai pris grand plaisir à ta demande, et j'en ai conçu pour toi un grand espoir. Je t'ai donc écrit tout ce que tu m'as demandé, et cet exposé pourra servir à beaucoup d'autres gens, et principalement à ceux qui n'ont que tout récemment goûté à la connaissance de la physique, comme à ceux qui sont très pris par leurs occupations quotidiennes [387].

Comprends donc bien tout ce que je vais dire,

retiens-le bien dans ta mémoire, étudie-le à fond, et compare-le à tout ce que j'ai exposé dans mon petit *Abrégé à Hérodote* que je t'ai envoyé.

Il faut tout d'abord penser que l'étude des météores [388] n'a pas d'autre but que celle des autres phénomènes, qu'on les étudie en eux-mêmes ou par relation à d'autres, il faut bien se rappeler que pour le reste, leur connaissance doit aboutir à l'ataraxie [389] et à une confiance solide.

Il ne faut ni faire violence à l'impossible, ni vouloir adapter à tous les sujets la même théorie, et traiter de la même façon les problèmes de la vie et l'explication des autres problèmes de la nature, erreur que l'on commettrait si par exemple on disait que l'univers est entièrement corporel et d'une nature intangible, que les éléments sont des atomes, et toutes sortes d'autres choses du même genre qui exigent une seule explication si l'on veut rester d'accord avec les apparences, ce qui n'a pas lieu pour les météores. Car, pour ces phénomènes, ils admettent, dans la mesure où l'on reste d'accord avec les apparences, plusieurs explications possibles à la fois de leur cause et de leur nature [390]. Il ne faut pas en effet, en physique, partir d'axiomes vides de sens ou de postulats arbitraires, il faut se plier aux exigences des phénomènes. Car notre vie n'a nul besoin d'opinions personnelles irréfléchies ni de théories vaines, mais bien de ce qui nous assure une vie exempte de trouble. Or nous obtenons en tout la fixité et la tranquillité, en expliquant toutes choses par plusieurs hypothèses toutes d'accord avec les phénomènes, sans rien rejeter de tout ce qui peut être dit sur eux de plausible [391].

Car si, au contraire, on accepte une explication et on en rejette une autre s'accordant pourtant avec les phénomènes, il est clair qu'on abandonne alors la physique pour tomber dans la mythologie [392]. D'autre part, les phénomènes qui ont lieu sur la terre nous donnent des signes explicatifs de ceux qui ont lieu dans le ciel, car ceux de la terre, on peut les voir, tandis qu'on ne peut pas voir directement

pourtant, car c'est comme une terre que l'on sème. L'amitié consiste dans la mise en commun des joies. Il y a deux sortes de bonheur : le bonheur suprême que possède la divinité, et qui n'admet pas d'augmentation, et celui qui admet une augmentation et une diminution. Le sage peut indifféremment consacrer des statues. Seul le sage peut parler comme il faut de la musique et de la poésie (mais il ne peut donner une évidence des poèmes... [424]). Il y a des sages plus sages que d'autres. Le sage qui est dans le besoin peut gagner de l'argent, mais avec sa seule sagesse. A l'occasion, il pourra obéir au monarque, et il se réjouira de voir un homme se corriger. Il pourra tenir une école, mais pas pour s'y faire obéir d'une foule. Il pourra faire des lectures publiques, mais seulement si on le lui demande. Il donnera des certitudes, et non pas des doutes. Il sera semblable à lui-même pendant son sommeil [425] et saura mourir s'il le faut pour un ami. Voilà les théories épicuriennes [426]. Passons maintenant à la lettre :

Épicure a Ménécée [427]

Quand on est jeune, il ne faut pas hésiter à philosopher, et quand on est vieux, il ne faut pas se lasser de philosopher. Il n'est jamais ni trop tôt, ni trop tard pour prendre soin de son âme. Celui qui dit qu'il n'est pas encore ou qu'il n'est plus temps de philosopher, ressemble à celui qui dit qu'il n'est pas encore ou qu'il n'est plus temps d'atteindre le bonheur. On doit donc philosopher quand on est jeune et quand on est vieux, dans le second cas pour rajeunir au contact du bien, par le souvenir des jours passés, et dans le premier cas, afin d'être, quoique jeune, aussi ferme qu'un vieillard devant l'avenir. Il faut donc étudier les moyens d'acquérir le bonheur, puisque quand il est là nous avons tout, et quand il n'est pas là, nous faisons tout pour l'acquérir.

Observe donc et applique les principes que je t'ai

continuellement donnés, en te convaincant que ce sont les éléments nécessaires pour bien vivre.

Pense d'abord que le dieu est un être immortel et bienheureux, comme l'indique la notion commune de divinité, et ne lui attribue jamais aucun caractère opposé à son immortalité et à sa béatitude. Crois au contraire à tout ce qui peut lui conserver cette béatitude et cette immortalité [428]. Les dieux existent, nous en avons une connaissance évidente. Mais leur nature n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Celui qui nie les dieux de la foule n'est pas impie, l'impie est celui qui attribue aux dieux les caractères que leur prête la foule. Car ces opinions ne sont pas des intuitions, mais des imaginations mensongères. De là viennent pour les méchants les plus grands maux, et pour les bons, les plus grands biens.

La foule, habituée à la notion particulière qu'elle a de la vertu, n'accepte que les dieux conformes à cette vertu, et croit faux tout ce qui en est différent [429].

Habitue-toi en second lieu à penser que la mort n'est rien pour nous [430], puisque le bien et le mal n'existent que dans la sensation. D'où il suit qu'une connaissance exacte de ce fait que la mort n'est rien pour nous permet de jouir de cette vie mortelle, en nous évitant d'y ajouter une idée de durée éternelle et en nous enlevant le regret de l'immortalité. Car il n'y a rien de redoutable dans la vie pour qui a compris qu'il n'y a rien de redoutable dans le fait de ne plus vivre. Celui qui déclare craindre la mort non pas parce qu'une fois venue elle est redoutable, mais parce qu'il est redoutable de l'attendre est donc un sot.

C'est sottise de s'affliger parce qu'on attend la mort, puisque c'est quelque chose qui, une fois venu, ne fait pas de mal. Ainsi donc, le plus effroyable de tous les maux, la mort, n'est rien pour nous, puisque tant que nous vivons, la mort n'existe pas. Et lorsque la mort est là, alors, nous ne sommes plus. La mort n'existe donc ni pour les vivants, ni pour les morts, puisque pour les uns elle n'est pas, et que les autres ne sont plus. Mais la foule, tantôt craint la mort

comme le pire des maux, tantôt la désire comme le terme des maux de la vie. Le sage ne craint pas la mort, la vie ne lui est pas un fardeau, et il ne croit pas que ce soit un mal de ne plus exister. De même que ce n'est pas l'abondance des mets, mais leur qualité qui nous plaît, de même, ce n'est pas la longueur de la vie, mais son charme qui nous plaît. Quant à ceux qui conseillent au jeune homme de bien vivre, et au vieillard de bien mourir, ce sont des naïfs, non seulement parce que la vie a du charme, même pour le vieillard, mais parce que le souci de bien vivre et le souci de bien mourir ne font qu'un. Bien plus naïf est encore celui qui prétend que ne pas naître est un bien :

Et quand on est né, franchir au plus tôt les portes de l'Hadès [431].

Car si l'on dit cela avec conviction, pourquoi ne pas se suicider? C'est une solution toujours facile à prendre, si on la désire si violemment. Et si l'on dit cela par plaisanterie, on se montre frivole sur une question qui ne l'est pas. Il faut donc se rappeler que l'avenir n'est ni à nous, ni tout à fait étranger à nous, en sorte que nous ne devons, ni l'attendre comme s'il devait arriver, ni désespérer comme s'il ne devait en aucune façon se produire.

Il faut en troisième lieu comprendre que parmi les désirs, les uns sont naturels et les autres vains, et que parmi les désirs naturels, les uns sont nécessaires, et les autres seulement naturels. Enfin, parmi les désirs nécessaires, les uns sont nécessaires au bonheur, les autres à la tranquillité du corps, et les autres à la vie elle-même. Une théorie véridique des désirs sait rapporter les désirs et l'aversion à la santé du corps et à l'ataraxie de l'âme, puisque c'est là la fin d'une vie bienheureuse, et que toutes nos actions ont pour but d'éviter à la fois la souffrance et le trouble.

Quand une fois nous y sommes parvenus, tous les orages de l'âme se dispersent, l'être vivant n'ayant plus alors à marcher vers quelque chose qu'il n'a pas, ni à rechercher autre chose qui puisse parfaire le

bonheur de l'âme et du corps. Car nous recherchons le plaisir, seulement quand son absence nous cause une souffrance. Quand nous ne souffrons pas, nous n'avons plus que faire du plaisir. Et c'est pourquoi nous disons que le plaisir est le commencement et la fin d'une vie bienheureuse. Le plaisir est, en effet, considéré par nous comme le premier des biens naturels, c'est lui qui nous fait accepter ou fuir les choses, c'est à lui que nous aboutissons, en prenant la sensibilité comme critère du bien. Or, puisque le plaisir est le premier des biens naturels, il s'ensuit que nous n'acceptons pas le premier plaisir venu, mais qu'en certains cas, nous méprisons de nombreux plaisirs, quand ils ont pour conséquence une peine plus grande. D'un autre côté, il y a de nombreuses souffrances que nous estimons préférables aux plaisirs, quand elles entraînent pour nous un plus grand plaisir. Tout plaisir, dans la mesure où il s'accorde avec notre nature, est donc un bien, mais tout plaisir n'est pas cependant nécessairement souhaitable. De même, toute douleur est un mal, mais pourtant toute douleur n'est pas nécessairement à fuir. Il reste que c'est par une sage considération de l'avantage et du désagrément qu'il procure, que chaque plaisir doit être apprécié. En effet, en certains cas, nous traitons le bien comme un mal, et en d'autres, le mal comme un bien.

Ne dépendre que de soi-même est, à notre avis, un grand bien, mais il ne s'ensuit pas qu'il faille toujours se contenter de peu. Simplement, quand l'abondance nous fait défaut, nous devons pouvoir nous contenter de peu, étant bien persuadés que ceux-là jouissent le mieux de la richesse qui en ont le moins besoin, et que tout ce qui est naturel s'obtient aisément, tandis que ce qui ne l'est pas s'obtient malaisément. Les mets les plus simples apportent autant de plaisir que la table la plus richement servie, quand est absente la souffrance que cause le besoin, et du pain et de l'eau procurent le plaisir le plus vif, quand on les mange après une longue privation. L'habitude d'une vie simple et modeste est

donc une bonne façon de soigner sa santé, et rend l'homme par surcroît courageux pour supporter les tâches qu'il doit nécessairement remplir dans la vie. Elle lui permet encore de mieux goûter une vie opulente, à l'occasion, et l'affermit contre les revers de la fortune. Par conséquent, lorsque nous disons que le plaisir est le souverain bien, nous ne parlons pas des plaisirs des débauchés, ni des jouissances sensuelles, comme le prétendent quelques ignorants qui nous combattent et défigurent notre pensée. Nous parlons de l'absence de souffrance physique et de l'absence de trouble moral. Car ce ne sont ni les beuveries et les banquets continuels, ni la jouissance que l'on tire de la fréquentation des mignons et des femmes, ni la joie que donnent les poissons et les viandes dont on charge les tables somptueuses, qui procurent une vie heureuse, mais des habitudes raisonnables et sobres, une raison cherchant sans cesse des causes légitimes de choix ou d'aversion, et rejetant les opinions susceptibles d'apporter à l'âme le plus grand trouble.

Le principe de tout cela et en même temps le plus grand bien, c'est donc la prudence. Il faut l'estimer supérieure à la philosophie elle-même, puisqu'elle est la source de toutes les vertus, qui nous apprennent qu'on ne peut parvenir à la vie heureuse sans la prudence, l'honnêteté et la justice, et que prudence, honnêteté, justice ne peuvent s'obtenir sans le plaisir. Les vertus, en effet, naissent d'une vie heureuse, laquelle à son tour est inséparable des vertus.

Y a-t-il quelqu'un que tu puisses mettre au-dessus du sage? Le sage a sur les dieux des opinions pieuses. Il ne craint la mort à aucun moment, il estime qu'elle est la fin normale de la nature, que le terme des biens est facile à atteindre et à posséder, il sait que les maux ont une durée et une gravité limitées; il sait ce qu'il faut penser de la fatalité, dont on fait une maîtresse despotique. Il sait que les événements viennent les uns de la fortune, les autres de nous, car la fatalité est irresponsable et la fortune est inconstante; que ce qui vient de nous n'est soumis à

aucune tyrannie, et sujet au blâme et à l'éloge. Il vaudrait mieux en effet suivre les récits mythologiques sur les dieux que devenir esclaves de la fatalité des physiciens. La mythologie laisse l'espérance qu'en honorant les dieux on se les conciliera, mais la fatalité est inexorable. Le sage ne croit pas, comme la foule, que la fortune soit une divinité, car un dieu ne peut pas agir d'une façon désordonnée. Elle n'est pas non plus pour lui une cause, étant instable. Il ne croit pas qu'elle soit la cause du bien et du mal, ni de la vie heureuse, et pourtant il sait qu'elle peut apporter de grands biens ou de grands maux. Il croit qu'il vaut mieux faire de bons calculs, même malchanceux, qu'avoir de la chance après de mauvais calculs. Car ce qui vaut mieux, c'est réussir dans des entreprises que l'on a sagement méditées.

Attache-toi donc à ces idées et à celles du même genre chaque jour et chaque nuit, en y réfléchissant à part toi, et avec un ami semblable à toi, tu ne seras jamais troublé, ni dans tes songes, ni dans tes veilles, et tu vivras parmi les hommes comme un dieu [432]. L'homme qui vit au milieu de biens immortels n'a plus, en effet, rien de commun avec les mortels.

Épicure rejette la divination dans d'autres ouvrages, et en particulier dans son *Petit Abrégé*. Il dit : « La divination n'existe pas, et si elle existait, il faut penser que les événements ne sont pas en notre pouvoir. » Sur la conduite de la vie, voilà donc ce qu'il dit; il l'exprime d'ailleurs d'une façon plus détaillée. Il est en désaccord avec les Cyrénaïques [433] sur la théorie du plaisir. Ceux-ci mettent le plaisir, non dans le repos, mais dans le mouvement. Épicure accepte les deux, qu'il s'agisse de l'âme ou du corps. Il le dit dans son livre *sur le Choix et l'Aversion*, dans son livre *des Fins*, dans le premier livre de son ouvrage *des Vies*, et dans sa *Lettre aux philosophes de Mitylène*. De même, Diogène (*Opinions choisies*, livre XVII) et Métrodore *(Timocrate)* disent : « Le plaisir, c'est ce qui est en repos, et ce qui est en mouvement. » Et Épicure dit dans le livre *du Choix* : « L'ataraxie, l'absence de douleur sont des plaisirs en repos, la

joie et l'allégresse sont des plaisirs en mouvement. »

Voici encore un point sur lequel il s'oppose aux Cyrénaïques : eux croient que les douleurs physiques sont plus pénibles que les douleurs morales, puisque c'est par des châtiments corporels qu'on punit les criminels. Épicure trouve plus pénibles les douleurs morales, car la chair ne ressent que les douleurs actuelles, tandis que l'âme souffre des maux présents, passés et à venir. Il en conclut que les joies morales sont aussi supérieures aux joies physiques.

Voici comment il démontre que le plaisir est le souverain bien : On voit dès leur naissance les êtres vivants rechercher le plaisir et fuir la douleur, par une inclination naturelle, et sans l'intervention d'aucun raisonnement. C'est donc spontanément que nous fuyons la douleur. Hercule lui-même, brûlé par sa tunique, pousse des cris :

Il se lamente, il hurle, et tout autour de lui gémissent les rochers,
Les monts de Locre, et les roches abruptes de l'Eubée [434].

Si l'on apprend un métier, ce n'est pas pour le métier lui-même, c'est pour le plaisir qu'il procure; exemple : la médecine pour la santé (cf. Diogène, *Opinions choisies*, livre XX, qui ajoute que l'instruction est délectation [435]).

Épicure ajoute que seule la vertu est inséparable du plaisir; le reste, qui est périssable, en diffère.

Mais allons, ajoutons maintenant, comme on dit, le couronnement à l'édifice de la vie et des ouvrages du philosophe, en rapportant ses idées maîtresses et, pour conclure par là tout notre ouvrage, disons pour finir ce qui est le principe du bonheur.

Le sage qui possède la béatitude immortelle, n'a point d'affaires et n'en crée à personne; il est exempt de colère, il ne flatte personne, car ces attitudes sont signe de faiblesse. Épicure dit en d'autres endroits que les dieux sont intelligibles : les uns n'ont qu'une existence abstraite, les autres, ressemblance qui leur vient d'une affluence continuelle de figures semblables, ont un aspect proche de la figure humaine. La mort n'est rien pour nous, car ce qui est détruit n'est plus

sensible, et ce qui est insensible ne peut rien contre nous [436]. La limite extrême de la grandeur des plaisirs, c'est l'absence totale de douleur. Car partout où est le plaisir, et aussi longtemps qu'il est présent, il n'y a place ni pour la douleur, ni pour l'affliction, ni pour les deux sortes de souffrances réunies [437].

La douleur qui affecte la chair n'est jamais continuelle, la plus vive dure le moins longtemps, et celle qui efface simplement le plaisir dans la chair, ne dure pas de nombreux jours. Et les maladies de longue durée apportent même à la chair plus de plaisir que de douleur.

Une vie heureuse est impossible sans la sagesse, l'honnêteté et la justice, et celles-ci à leur tour sont inséparables d'une vie heureuse [438]. Celui-là donc qui ne vit ni honnêtement, ni sagement, ni justement, celui-là ne peut vivre heureux.

Pour avoir sur les hommes de l'influence, par un pouvoir et une royauté contraires aux lois naturelles, mais qu'ils croyaient susceptibles de leur donner cet avantage, des hommes ont voulu devenir glorieux et célèbres, pensant obtenir un pouvoir solide sur les hommes. Si leur vie a été sûre, ils ont reçu les biens de la nature, mais dans le cas contraire, ils n'ont pas ce pour quoi à l'origine ils ont désiré posséder ce bien très naturel [439].

Aucun plaisir n'est de soi un mal, mais les effets de certains plaisirs apportent avec eux de nombreux troubles plus intenses que les plaisirs qui les ont causés.

Si toutes les espèces de plaisirs pouvaient s'accumuler, avec le temps l'ensemble ainsi formé serait la partie la plus puissante de la nature et les plaisirs ne différeraient plus les uns des autres [440].

Si les effets de ce qui est un plaisir pour les débauchés dissipaient les craintes de l'esprit touchant les météores, la mort et la souffrance, et qu'ils leur apprissent la limite des désirs, je n'aurais plus rien à leur reprocher, puisqu'ils seraient absolument et toujours remplis de plaisirs, et n'auraient nulle part de douleur ou d'affliction, c'est-à-dire de mal.

Si les imaginations concernant les météores ne nous apportaient aucun trouble, et si la mort ne nous inquiétait pas, et s'il nous était possible [441] de connaître la fin de nos souffrances et de nos désirs, nous n'aurions pas besoin de connaître la physique. Mais il n'est pas possible de nous délivrer des craintes suscitées par les grands problèmes, si nous ne savons pas la nature de l'univers, et si nous nous en tenons aux explications mythologiques, en sorte qu'il est impossible de goûter les plaisirs purs sans la connaissance de la physique.

Il ne sert en rien de s'être assuré la tranquillité pour les choses humaines quand on n'a sur les choses du ciel et celles de la terre, et, pour dire le mot, sur les choses de l'infini, que des conjectures fausses. Quand on a jusqu'à un certain point le repos pour les choses humaines, on retire de la faculté de réflexion et d'une aisance faciles à trouver, la tranquillité parfaite, qui consiste à se tenir à l'écart des agitations de la foule. Et cette richesse est bien délimitée et d'une acquisition aisée, tandis que l'on cherche éternellement, sans les jamais obtenir, les richesses fondées sur des opinions vaines.

La fortune donne au sage des biens petits, mais les vrais et grands biens qui sont essentiels, sa raison les lui fournit, les lui donne et les lui conserve pendant toute sa vie. L'homme juste ignore le trouble, tandis que l'homme injuste est continuellement troublé. Le plaisir de la chair ne s'augmente pas, quand une fois a cessé la douleur que causait le besoin, il varie simplement [442]. Au contraire, le souverain bien de la pensée engendre le souverain bien du plaisir, et c'est la recherche et la découverte de toutes les causes directes et indirectes qui lui apportaient les plus grandes craintes.

A l'égard du plaisir, une vie infinie et une vie limitée ont la même valeur, quand on sait estimer la fin du plaisir à la mesure de la raison. La chair recule à l'infini la limite du plaisir, mais il faut aussi un temps infini pour le procurer. Au contraire, la pensée, saisissant par la raison la limite et la fin de la chair,

et délivrant de la crainte de l'infini, rend la vie parfaite et nous supprime ce besoin d'un temps infini. Mais elle ne supprime pas le plaisir, même lorsque nous sommes près de sortir de la vie, comme s'il nous manquait quelque chose pour nous rendre bienheureux.

Celui qui a une conscience claire des limites de la vie sait aussi combien on acquiert facilement la suppression des souffrances qui naissent du besoin, gage d'une vie absolument parfaite. Il ne se met donc pas en peine des choses que l'on n'acquiert qu'au prix d'une lutte.

Il faut réfléchir à cette idée que la fin à quoi nous rapportons nos opinions est assurée, qu'elle est tout entière évidente, sinon tout sera plein de confusion et de trouble. Si vous rejetez toutes les sensations, vous n'aurez plus rien sur quoi vous appuyer pour dire que certaines d'entre elles sont fausses, et pour discerner la vérité.

Si vous rejetez de parti pris absolument une sensation, et si vous ne faites pas le départ entre les opinions non prouvées et celles fondées sur le présent, entre ce qui s'appuie sur la sensation et l'affection et ce qui s'appuie sur une hypothèse imaginaire de la pensée, vous confondrez tellement tous les sens par des opinions fausses que vous vous ôterez tout pouvoir de juger.

Si, d'autre part, vous acceptez également ce qui dans vos conjectures a besoin d'une confirmation, et ce qui n'en a pas besoin, vous serez incapable de discerner le vrai du faux, et ce sera comme si vous admettiez à la fois le doute et l'affirmation catégorique du vrai ou du faux.

Si, enfin, en chaque occasion, vous ne rapportez pas chacune de vos actions à la fin naturelle, et si, avant de parvenir à cette fin, vous vous trompez dans vos adhésions et dans vos abstentions, vos actes ne seront jamais conformes à vos principes.

Ceux que la sagesse a conduits au bonheur pendant toute leur vie, voilà les gens dont il faut se faire des amis. Cette même sagesse donne la confiance et

supprime la crainte des maux éternels, car elle montre que dans les limites de la vie, l'amitié est pour l'homme le soutien le plus précieux.

Parmi les désirs, les uns sont naturels et nécessaires, les autres naturels et non nécessaires, et les autres ni naturels ni nécessaires, mais l'effet d'opinions creuses [443].

Par naturels et nécessaires, Épicure entend les désirs qui nous délivrent de la douleur, comme celui de boire quand on a soif. Parmi les naturels et non nécessaires, sont ceux qui ne font que varier les plaisirs, sans supprimer aucune douleur, comme le désir de boire de bon vin. Parmi les autres, qui ne sont ni naturels ni nécessaires, on range par exemple le désir d'offrir des couronnes et des statues.

Les désirs dont la non-satisfaction n'est pas une cause de douleur ne sont pas nécessaires : ils comportent un appétit que l'on peut aisément supprimer toutes les fois qu'il est difficile à satisfaire, ou qu'il entraîne pour l'homme un dommage. Les désirs naturels dont la non-satisfaction n'est pas une cause de douleur et qui se présentent sous la forme d'un appétit violent sont des désirs formés par une opinion creuse : s'ils nous apportent du plaisir, ce plaisir ne vient pas d'eux, il vient de notre vanité.

La justice naturelle répond à un besoin, elle tend à éviter que les hommes ne se nuisent mutuellement. Les êtres vivants qui n'ont pas pu s'unir par des contrats pour éviter de se nuire mutuellement, n'ont pas de mot pour désigner le juste et l'injuste. Il en est de même pour les peuples qui n'ont pas pu ou n'ont pas voulu établir de pacte pour éviter de se nuire mutuellement.

La justice n'est rien en soi, elle n'a de sens que dans les contrats liant les parties et rédigés pour déclarer que l'on évitera de se nuire mutuellement. De la même façon, l'injustice n'est pas de soi un mal, elle n'en est un que par la crainte, née du soupçon, qu'elle n'échappe pas à ceux qui sont désignés pour la punir. Il est en effet impossible que l'homme qui a commis quelque injustice contraire au traité passé de ne pas

nuire à autrui soit bien assuré de n'être pas découvert; fût-il bien caché, il ne le sera pas éternellement.

On expliquera de la même façon la notion de bien public : ce bien n'est un avantage que relativement à la vie en commun. Le bien privé, propre à telle région, n'est pas identique pour tous.

Ce qui, par expérience, est reconnu utile aux besoins communs d'une société, et qui par là est communément pensé juste, est réellement juste de sa nature, que ce bien soit ou non le même pour tous.

Si un fait est sanctionné par une loi, sans qu'il en résulte un avantage pour la communauté, ce fait n'est pas juste de sa nature. D'un autre côté, si l'avantage d'un fait reconnu juste vient à cesser, mais après être resté pendant un moment en accord avec ce qu'on espérait de lui, ce fait était juste pendant tout ce temps, pour qui ne se laisse pas prendre aux paroles creuses, mais regarde de préférence les choses. Lorsque, sans qu'intervienne quelque circonstance nouvelle, l'acte qui avait paru juste ne semble plus s'accorder avec l'idée anticipée que l'on s'était faite de lui, cet acte n'est pas juste. Mais lorsque ce qui est juste cesse d'être utile, parce que quelque circonstance nouvelle s'est produite, cet acte cesse sans doute d'être juste, dès lors qu'il n'est plus utile, mais il était juste pendant tout le temps où il était utile à la communauté.

L'homme qui, des réalités extérieures, a su tirer comme il fallait l'assurance et la confiance, cet homme-là a fait plusieurs parts dans les choses : il s'est assimilé tout ce qu'il pouvait s'assimiler, et ce qu'il ne pouvait intégrer à son esprit, il s'est bien gardé de le rejeter comme étranger à sa nature, il n'a repoussé que ce qu'il avait intérêt à repousser.

Et les hommes qui, des réalités intérieures, ont su tirer l'assurance et la confiance, ces hommes-là ont vécu heureux parmi leurs concitoyens, forts d'une foi solide et d'une amitié parfaite, et jamais ils ne se sont plaints que fût lamentable le sort d'un homme mort prématurément [444].

LIVRE IX

1. — HÉRACLITE

239. Ville d'Asie Mineure sur la côte, entre Colophon et Milet, en face de l'île de Samos.

240. Vers 500 av. J.-C.

241. Héraclite critique, derrière la multiplicité des connaissances, le recours aux systèmes trop subtils qui écartent le philosophe du réel.

242. Cette raison semble un prétexte : le refus d'Héraclite de participer à la vie politique doit être l'effet de son caractère ombrageux et de son goût pour la retraite.

243. Cf. liv. II, Vie de Socrate. Socrate déclare qu'il goûte beaucoup Héraclite, mais ne le comprend pas toujours, car il aurait souvent besoin, pour ne pas perdre pied, d'un interprète qui fût un bon nageur de Délos.

244. Cette opinion d'un Héraclite mélancolique donnée ici par Théophraste explique que l'écrivain Lucien l'ait raillé dans son ouvrage *Les Sectes à l'encan*, en le représentant toujours en pleurs, et que Juvénal ait dit de lui (Sat. X, 32), en l'opposant à Démocrite :

Un rire perpétuel secouait la poitrine de Démocrite,
Mais où donc Héraclite trouvait-il tant de larmes?

245. Cf. liv. VII, *Vie d'Antisthène*.

246. Elles nous sont connues par les fragments de son ouvrage de la nature, recueillis par Schleiermacher et par Diels *(die Fragmente der Vorsocratiken : les fragments des présocratiques)*, 1912.

247. Le premier principe d'Héraclite diffère donc de celui de Thalès, qui était l'eau, et de celui d'Anaximène, qui était l'air (cf. liv. I et II). Lucrèce *(de Nat., I)* critique en détail cette opinion selon laquelle tout s'explique par le feu. Il raille au passage l'obscurité du philosophe (v. 632) : *Clarus ob obscuram linguam...*, et explique (vers 630-658) que la croyance en ce seul élément ne peut rendre compte de la variété des objets : des condensations et raréfactions du feu, il ne peut, dit-il, naître que du feu.

248. Héraclite (*frag.* 6) dit : « La largeur du soleil est d'un pied. »

249. Le bouton qui servait à fermer le manuscrit roulé.

250. Ancienne ville de Carie (Asie Mineure), en face de l'île de Cos, patrie d'Hérodote, ville où se trouvait le fameux Mausolée, tombeau du roi Mausole, une des sept merveilles du monde.

2. — XÉNOPHANE

251. Ville d'Asie Mineure, au nord d'Éphèse. Xénophane est donc presque compatriote d'Héraclite. Avec lui, et jusqu'à Leucippe exclu, commence la série des biographies consacrées aux Éléates, dont D.L. a tort de ne pas faire une école à part, voisine de la secte pythagoricienne. Xénophane fut le fondateur de cette école d'Élée (cf. Cicéron, *Acad.*, IV, 42 : *princeps Xenophanes, deinde eum secuti Parmenides et Zeno...*

252. Il était donc rhapsode.

253. Cela le fait donc vivre 92 ans, mais nous ignorons la date de sa naissance.

254. Critique de l'anthropomorphisme, reprise par Montaigne dans l'apologie de Raymond Sebond : « Il faut noter qu'à chaque chose, il n'est rien de plus cher et de plus estimable que son être, et que chacune rapporte les qualités de toutes choses à ses propres qualités... d'où naissent ces anciennes conclusions : de toutes les formes, la plus belle est celle de l'homme, Dieu est donc de cette forme... Partant, disait plaisamment Xénophane, que si les animaux se forgent des dieux, comme il est vraisemblable qu'ils fassent, ils les forgent certainement de même eux, et se glorifient comme nous. » On sait par certains fragments que Xénophane disait : « Les Éthiopiens sont camus et noirs, ils voient donc leurs dieux camus et noirs. Si les bœufs, les chevaux, les lions avaient des mains comme les hommes pour faire des peintures, les chevaux représenteraient leurs dieux comme des chevaux, les bœufs comme des bœufs... »

255. Vers ⌣ 536, date conjecturale, mais vraisemblable.

3. — PARMÉNIDE

256. Ville de Grande-Grèce (auj. Castellamare).

257. Sa philosophie selon la vérité, c'est la métaphysique, fondée sur la pensée logique, la seule vraie selon Parménide; la seconde, c'est la physique.

258. Le *Parménide* est un des écrits de la fin de la vie de Platon. M. Bréhier (*Hist. de la Philos.*, tome I) indique qu'il introduit une nouvelle conception de la science et de la dialectique. Il forme un groupe avec le *Théétète* et le *Sophiste*. Il tire son

sophistes, qui ont des discours convaincants toujours prêts à prouver le pour et le contre.

294. Texte altéré.

295. Cf. Pascal (434) : « Je laisse les moindres, comme les discours que font les Pyrrhoniens contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs... »

296. C'est-à-dire que pour les Sceptiques, ce qui plaît aux uns déplaît aux autres et inversement.

297. Curieux argument, celui qu'on fonde sur une légende!

298. Encore un argument légendaire.

299. C'est le mot d'Horace : *Trahit sua quemque voluptas.* (Chacun prend son plaisir où il le trouve.) Cf. aussi Horace, *Odes*, I, 1 : *Maecenas, atavis edite regibus...* Le poète y montre que les hommes ont des passions diverses, et que la sienne est la poésie.

300. Lacune.

301. C'est-à-dire le père par rapport au fils, et le frère par rapport au frère.

302. D.L. voit donc bien que les Sceptiques s'opposent non à une secte particulière, mais à toutes, à la philosophie dogmatique.

303. Argument semblable à celui-ci, souvent repris : pour forger le fer, il faut une pince à forger le fer, mais cette pince elle-même, comment l'a-t-on forgée?

304. C'est-à-dire elle n'existe que dans l'esprit.

305. Idée commune aux Sceptiques et aux Éléates.

306. Pyrrhon appuie son raisonnement d'un argument faux selon sa théorie. Il dit : « Comme la neige est froide pour tout le monde. » Or, il a dit plus haut que les sensations variaient selon les sujets, et il a cité l'exemple du cuisinier d'Alexandre, qui avait froid au soleil et chaud à l'ombre.

307. Lacune.

11. — TIMON

308. Ville de Bithynie, célèbre par les conciles œcuméniques qui y furent tenus à l'ère chrétienne.

309. Cf. Introduction, note sur ce personnage.

310. C'est, sous une autre forme, l'histoire de la flèche du Parthe.

311. Remarque mise à profit par les érudits modernes.

312. Suivent quelques mots d'un texte corrompu.

313. Ville de Syrie.

LIVRE X

ÉPICURE

314. Nom donné aux colonies athéniennes du ⌣ Ve siècle, qui avaient un caractère très différent de celui des premières colonies, du ⌣ VIIIe. Celles-ci étaient indépendantes de la métropole, à laquelle elles n'étaient unies que par des liens religieux. Au ⌣Ve, au contraire, les clérouquies sont dans la dépendance politique d'Athènes. Ce sont des points stratégiques, dont les habitants restent citoyens d'Athènes et soumis aux lois de cette ville.

315. En ⌣339. Cf. liv. IV, *Biographie de Xénocrate*, second chef de secte après Platon.

316. Général macédonien qui gouverna l'empire à la mort d'Alexandre et fut assassiné en ⌣ 321.

317. Alors qu'il avait environ 35 ans.

318. Texte altéré.

319. Environ 100 francs-or.

320. C'est-à-dire le bavard qui ne débite que des sornettes.

321. C'est-à-dire celui qui flatte pour obtenir des présents.

322. Les Épicuriens sont souvent nommés : les philosophes du jardin.

323. Environ 8 000 francs-or.

324. Une des Cyclades, aujourd'hui Thernia.

325. En ⌣ 341. Cette date ne concorde pas avec celle donnée plus haut, cf. note 2, où D.L. dit qu'à 18 ans, en ⌣ 339, il vint à Athènes.

326. Décembre-janvier.

327. Vers ⌣ 271, ce qui lui donne en effet 72 ans, s'il est né en ⌣ 324.

328. Dème d'Attique.

329. Autre dème d'Attique.

330. Novembre-décembre.

331. Juillet-août.

332. Cette indication contredit celle donnée plus haut, selon laquelle, contrairement à Pythagore, Épicure ne voulait pas que ses disciples missent leurs biens en commun.

333. Lacune.

334. Lacune.

335. D.L. s'adresse donc ici à la personne à qui il dédie son livre. Est-ce la même que celle à qui il s'adressait au livre III, et dont il faisait un disciple de Platon? Et quelle importance faut-il attribuer à la dédicace dans la recherche des idées philosophiques de D.L. lui-même? Cf. notice.

336. A propos de ce mépris pour la dialectique pure, cf. Cicéron, *de Fin.*, I, 7, 22 : *In altera philosophiæ parte, quae est quaerendi ac disserendi, quæ* λογική *dicitur, iste vester plane, ut mihi quidem videtur, inermis ac nudus est : tollit definitiones, nihil de dividendo ac partiendo docet, non quomodo efficiatur concludaturque ratio tradit, non qua vi captiosa solvantur, ambigua distinguantur ostendit.* (Il supprime les définitions, ne dit rien de la division, n'explique pas comment on aboutit à une conclusion, ne montre pas comment il faut résoudre les arguments captieux, ni distinguer les arguments douteux.)

337. La sensation est donc vraie d'une vérité psychologique indiscutable : tout ce qu'on sent, il est bien vrai qu'on le sent.

338. L'idée générale est donc le souvenir d'un grand nombre de sensations semblables.

339. Épicure distingue ainsi nettement la πρόληψις, concept, ce que Lucrèce appellera *notities*, et l'ὑπόληψις, l'opinion. Le concept ne laisse pas place à l'erreur, au contraire l'opinion peut comporter l'erreur, parce qu'elle porte le plus souvent sur l'avenir, l'objet de l'attente : τὸ προσμένον.

340. L'authenticité de cette lettre n'est pas contestée.

341. Hamelin *(op. cit.)* suit un texte différent donné par Usener *(Epicurea)*, et qui est le suivant : ἱκανῶς ἂν τις παρεσκευάσθαι (On ferait une bonne œuvre, si l'on procurait un abrégé).

342. Ici encore, le texte d'Usener diffère de celui de Cobet.

343. Ce premier principe : « Rien ne naît de rien » est aussi le début du livre de Lucrèce sur la nature (I, 143-208) : « Voici quel sera notre premier principe : jamais rien ne naît de rien par un acte des dieux... car si quelque chose naissait de rien, n'importe quoi pourrait naître de n'importe quoi, sans avoir besoin de germe. » Lucrèce traduit de très près cette lettre.

344. Cette phrase ne fait pas partie de la lettre à Hérodote, elle est une réflexion de D.L., qui en fera beaucoup d'autres par la suite.

345. Cette dernière expression est une traduction d'Hamelin.

346. Lucrèce a repris cette théorie de l'existence du vide : *de Natura*, I, 323.

347. C'est la différence entre les caractères essentiels, propres à l'objet, et les attributs accidentels, variables et non nécessaires.

348. Cf. Lucrèce, I, 475-627 :

Corpora sunt porro partim primordia rerum,
Partim concilio quae constant principiorum...

(les corps sont soit les éléments des choses, soit les composés formés de ces éléments).

349. Entre : θεωρεῖται et ὥστε, Hamelin croit à l'existence

d'une lacune, et sous-entend : ἀλλὰ μὴν τὸ πᾶν οὐ παρ' ἕτερον τι θεωρεῖται, qu'il traduit : « quelque chose d'extérieur à lui, puisqu'il est l'univers ».

350. Cf. Lucrèce, I, 412-442, et 944-1015.

351. Texte altéré et lacune.

352. Cf. Lucrèce, II, 80-165 : *Nam quoniam per inane vagantur...*

353. Lucrèce reprend la même démonstration en II, 1050.

354. Ces simulacres sont étudiés dans la première partie du livre IV de Lucrèce :

Esse ea quae rerum simulacra vocamus,
Quae, quasi membranae summo de corpore rerum
Dereptae, volitant ultro citroque per auras.

(il existe des images des corps que j'appelle simulacres : ce sont en quelque sorte des membranes qui se détachent des objets et volent en tous sens dans les airs).

355. Le texte de Cobet est ici très différent de celui d'Usener, qu'Hamelin traduit ainsi (p. 401) :

« Cependant il n'est pas vrai qu'un corps qui se meut dans ces temps, dont le raisonnement seul nous révèle l'existence, arrive à pareil instant au terme de distances plus grandes et de distances plus petites. Cela est à son tour inconcevable, et d'autre part, si un corps en mouvement met un temps perceptible pour arriver depuis un point quelconque de l'infini, il ne s'ensuit pas qu'il n'arrivera pas en un temps perceptible depuis un lieu à partir duquel son mouvement soit saisissable pour nous, car il sera vrai qu'en elle-même sa vitesse sera proportionnelle aux résistances, quoique pendant la durée du mouvement que nous observons, nous lui laissions relativement à nous une vitesse telle que celle qui n'aurait rencontré aucune résistance. »

356. Cf. Lucrèce, IV, 102-120, qui cherche à faire comprendre la petitesse des simulacres par des arguments semblables à l'argument du ciron de Pascal.

357. Cf. Lucrèce, IV, 120-130.

358. Cf. Lucrèce, IV, 227-265.

359. Autrement dit, la sensation est vraie, c'est le jugement que nous portons sur elle qui admet l'erreur. Lucrèce dira de même (IV, 376-518) :

Non possunt oculi naturam noscere rerum,
Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli.

(les yeux ne peuvent pas connaître les lois de la nature, n'impute donc pas aux yeux une erreur qui vient de l'esprit.)

360. Cf. Lucrèce, IV, 463 : « Car rien n'est plus difficile que de

distinguer les sensations réelles des opinions fausses que l'esprit y ajoute. »

361. Lucrèce explique l'ouïe à peu près de la même façon qu'Épicure, dans les vers IV, 521-611.

362. C.-à-d. formés de parties semblables.

363. Épicure critique ici la théorie d'Aristote.

364. Cf. Lucrèce, IV, 670-718.

365. Distinction des bonnes et des mauvaises odeurs.

366. Critique de la théorie de Démocrite.

367. Hamelin traduit le mot grec παραλλαγάς par « des grandeurs l'emportant de beaucoup sur les autres en petitesse » ; c'est, me semble-t-il, donner à παραλλάττω un sens inhabituel.

368. Autre critique de la théorie de Démocrite.

369. Il faut entendre par ces mots la plus petite perception, ce qu'Hamelin traduit abstraitement par « le minimum sensible ».

370. Façon bien compliquée de dire que ce minimum sensible n'est qu'un élément de comparaison.

371. C.-à-d. : il y a le même rapport entre le plus petit élément sensible et la sensation, qu'entre le plus petit élément de l'atome et l'atome lui-même.

372. Le texte adopté par Cobet pour cette phrase n'est pas clair ; Hamelin, suivant le texte d'Usener, donne une traduction correspondant à un plus long développement (p. 409).

373. C.-à-d. se produisant dans le vide.

374. Par opposition à la simple conjecture dans l'invisible.

375. Cf. Lucrèce (III, 144) : « Le reste de l'âme est disséminé dans tout le corps », et (III, 324) : « L'âme est contenue dans l'ensemble du corps. »

376. Cf. Lucrèce (III, 334) : « Le corps et l'âme ne peuvent pas sentir l'un sans l'autre. »

377. Cette distinction est reprise par Lucrèce : III, 140-144.

378. Par opposition aux caractères essentiels qu'Épicure vient d'étudier.

379. Cf. Lucrèce, I, 442-475.

380. Texte altéré.

381. Ainsi les Épicuriens les premiers essaient de donner du langage une explication psychologique et sociologique à la fois. Le premier langage a été purement émotif, ce sont les besoins de l'homme qui l'ont conduit à émettre des sons, pour traduire à la fois les affections, les sentiments et les perceptions. Le langage s'est donc formé progressivement, il n'est pas l'effet d'une création arbitraire faite d'un bloc à un moment donné. Cf. Lucrèce, V, 1026-1087 : « C'est la nature qui a conduit les hommes à émettre les différents sons du langage, et c'est le besoin qui a fait nommer les choses... Supposer que quelqu'un a distribué les noms aux choses, puis a enseigné les noms aux hommes est une folie. »

382. Cf. Lucrèce, V, 92-199. Ces idées sont étudiées en détail dans la lettre à Pythoclès.

383. Cf. plus loin lettre à Pythoclès.

384. Épicure, comme fera plus tard Lucrèce, n'oublie jamais que tout son enseignement tend vers une fin morale : il s'agit d'atteindre le bonheur, lequel consiste dans l'absence de trouble, dans le calme parfait ou ataraxie.

385. Ce paragraphe n'est que la reprise du premier paragraphe de la lettre.

386. L'authenticité de cette seconde lettre est très douteuse; voici ce que dit Hamelin à ce propos, page 419 : « La lettre à Pythoclès, déjà suspecte à Philodème, et dont le style s'écarte manifestement des habitudes d'Épicure en ce que les formules de transition: καὶ μήν, ἀλλὰ μήν, πρὸς τούτοις y font défaut, est considérée par Usener comme une compilation, presque toujours textuelle d'ailleurs, du : περὶ φυσέως d'Épicure. Les diverses opinions qu'Épicure rapporte comme probables ont été empruntées par lui en grande partie aux autres physiciens, à l'aide des φυσικῶν δόξαι de Théophraste. »

C'est aussi l'avis d'Ernout (Comment. de Lucrèce, coll. Budé, tome I), qui déclare que « si elle n'est pas d'Épicure, elle reflète au moins la partie météorologique de sa physique », et qui signale sa concordance générale avec les φυσικῶν δόξαι de Théophraste, et le fragment dit arabe, traduit du syriaque, lequel est ou bien d'Épicure d'après Théophraste, selon Reitzenstein, ou un extrait du livre de Théophraste.

Ajoutons (cf. Ernout, *loc. cit.*) que Diels présente la lettre à Pythoclès comme un faux du Stoïcien Posidonius, et que Von Arnim (Pauly-Wissowa) et Van der Mühl la croient authentique.

387. Le mot grec signifie : « Qui revient périodiquement » ; c'est donc ou bien le travail de chaque jour, ou les fonctions publiques.

388. Le mot μετεώρος signifie proprement ce qui est élevé dans les airs, il s'oppose en principe aux phénomènes de la terre. M. Ernout (*op. cit.*, commentaire du livre VI) rappelle très justement qu'au temps d'Aristote déjà la météorologie étudiait des phénomènes très différents de ceux qu'elle étudie aujourd'hui, savoir :

a) Les astres et les météores (soleil, lune, étoiles, planètes, comètes, étoiles filantes).

b) Des phénomènes supposant l'action des trois éléments : feu, air, eau (voie lactée, arc-en-ciel).

c) Tous les phénomènes atmosphériques (vents, brouillards,

rosée, pluie, grêle, gel, glace, neige, éclairs, tonnerre, foudre).

d) Des phénomènes plus proprement terrestres, mais soumis à l'action de l'air (mers, fleuves, éruptions, tremblements de terre).

Ces phénomènes étaient étudiés, en dehors des ouvrages précités de Théophraste, par Aristote *(Météorologique)*, par le Stoïcien Posidonius dans sa Μετεωρολογικὴ στοιχείωσις, citée par D.L.. (livre VII) et par tous les recueils doxographiques de seconde main. On verra qu'il y a un rapport assez étroit entre la physique d'Épicure et celle des Stoïciens.

389. Idée fondamentale chez Épicure, et qu'on retrouvera dans la lettre à Ménécée.

390. C'est le principe directeur de la pensée d'Épicure. Il cherche, pour les phénomènes qui tombent sous le sens et dont on peut donner une explication scientifique, à juxtaposer toutes les explications possibles, de façon à ne rien laisser perdre de ce qui peut aider à réduire le phénomène qui épouvante les hommes à des proportions naturelles. Il s'agit avant tout d'en ôter le mystère, en suggérant des hypothèses, et non de tout résoudre par une explication définitive.

391. Cette proposition est capitale.

392. L'objet essentiel du philosophe est en effet de ruiner la mythologie.

393. Dans toute cette étude, Épicure raisonne constamment par analogie.

394. Cf. Lucrèce, V, 416-508.

395. Critique de la théorie de Démocrite.

396. Lacune.

397. Cf. Lucrèce (V, 564-573) : « La grandeur du disque du soleil et sa chaleur ne peuvent être ni beaucoup plus grandes ni beaucoup plus petites qu'elles ne le paraissent à nos yeux. »

398. Texte mal établi.

399. C'est l'objet de la plus grande partie du livre V de Lucrèce.

400. Cf. Lucrèce, V, 715.

401. Cf. Lucrèce, V, 702.

402. J'adopte ici la leçon d'Usener, suivie par Hamelin : ἀοράτου τινὸς, meilleure que celle de Cobet: ἢ οὐρανοῦ ἤ τινός, et qui se rapproche davantage de la phrase de Lucrèce : « Car il peut arriver qu'un autre corps *invisible*, parce qu'il est opaque, se meuve avec elle, la couvre et l'éclipse » (V, 715).

403. Il s'agit des prévisions atmosphériques d'après les signes du Zodiaque. Il est question d'animaux terrestres, par analogie avec les signes du Zodiaque qui représentent des animaux : scorpion, poissons, taureau, bélier, etc.

404. Lucrèce, suivant ici plutôt l'ordre de Posidonius et des manuels doxographiques que la lettre à Pythoclès, place l'étude

des nuages et de la pluie après celle du tonnerre, de la foudre, etc. Cf. VI, 450.

405. Cf. Lucrèce, VI, 95-160.

406. Cf. Lucrèce, VI, 160-218.

407. Cf. Lucrèce, VI, 164.

408. M. Ernout *(op. cit.)* souligne la distinction classique entre l'éclair (ἀστραπή, fulgur), simple illumination du souffle, et la foudre (κεραυνός, fulmen), qui est l'éclair précipité sur le sol.

409. Cf. Lucrèce, VI, 218-422.

410. M. Ernout rappelle les distinctions faites dans l'Antiquité entre les diverses sortes de trombes. En voici le résumé : pour Anaxagore, le typhon s'explique par un feu dense, et la trombe par un feu mêlé de nuages. Aristote distingue trois espèces : le coup de vent, simple exhalaison sèche, le typhon, bourrasque entraînée vers la terre avec violence en un tourbillon, et la trombe, typhon moins dense et embrasé.

411. Cf. Lucrèce, VI, 535.

412. Lucrèce est plus précis : il montre que la terre est, dans ses profondeurs comme à sa surface, creusée de cavernes, de lacs, de marais, de fleuves.

413. J'adopte la leçon d'Usener : « ἔαρι » (au printemps), plus intéressante et plus vraisemblable que celle de Cobet, simple erreur de lecture : « ἄερι » (dans l'air).

414. Cf. Lucrèce, V, 524, qui esquive d'ailleurs l'explication de l'arc-en-ciel, tout comme celle de la neige, de la glace et de la grêle.

415. Épicure suit la distinction traditionnelle dans l'Antiquité entre les planètes, dont le mouvement paraît irrégulier, et le soleil et la lune, qui paraissent avoir un circuit régulier.

416. Ce sont les seconds, qui ne suivent pas « cette course errante ».

417. Ce sont les premiers.

418. Les animaux du Zodiaque.

419. Ce but, c'est toujours le bonheur, qui consiste dans la totale ataraxie.

420. Ici commence un passage intermédiaire entre les deux lettres, mal établi par Cobet, incohérent, et contenant des lacunes nombreuses.

421. Est-ce à dire qu'il faut avoir une constitution physique déterminée et être originaire d'un pays déterminé pour être sage? L'idée est bien étrange de la part d'Épicure.

422. Lacune.

423. Texte mal établi.

424. Texte altéré.

425. Il n'aura ni cauchemars ni rêves saugrenus.

426. Il y a dans tout ce paragraphe un mélange d'actes que le sage doit accomplir et de bonheurs qui lui adviennent en tant que sage.

427. Cette lettre passe pour authentique.

428. Cf. Lucrèce, VI, 68-69 : « Quiconque outrage les dieux par la fausse idée qu'il s'en fait, sera puni parce qu'il n'obtiendra pas la tranquillité de l'âme. »

429. Cf. Lucrèce, III, 14-30.

430. Cf. Lucrèce, III, 818 :

Nil igitur mors est, ad nos neque pertinet hilum.
(La mort n'est rien et ne nous touche en rien.)

431. Sophocle, *Œdipe à Colone*, vers 1217-1219.

432. Cf. Lucrèce, III, 79.

433. Cf. *Vie d'Aristippe*, livre IV, où D.L. a présenté la même comparaison sous une forme voisine.

434. Vers de Sophocle dans les *Trachiniennes*.

435. Jeu de mots sur ἀγωγή et διαγωγή.

436. Répétition sans intérêt d'une phrase dite plus haut.

437. Il n'y a donc pas d'intermédiaire entre la volupté et la douleur, pas d'états neutres.

438. Déjà dit.

439. Texte mal établi.

440. Ils seraient tous également bons.

441. Lacune.

442. Ainsi la volupté est diverse, mais elle n'admet pas de degrés.

443. Déjà dit.

444. Le livre se termine donc sur une belle pensée, mais sans véritable conclusion.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME